

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.

Observations prises Vendredi à 8 heures du soir.

SAMEDI, 26 décembre.

Prediction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps froid; vents du Nord.

TEMPERATURE.

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du Bureau météorologique des Etats-Unis sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure	Température
7 a. m.	62
9 a. m.	64
11 a. m.	68
1 p. m.	65
3 p. m.	63
5 p. m.	60

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 25 décembre 1914 à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	62	SW-9	22
7 p. m.	48	NW-15	11

L'EXEMPLE

La mer battait son plein. Une brise alerte soulevait de grandes vagues d'émeraude qui déferlaient puissamment le long de bords plantés dans le sable, à quelques mètres de la "villa des Glycines."

Le capitaine Borel d'Hautclair, du 1er zouaves, était venu passer quinze jours chez son ami Vallières, le célèbre dramaturge récemment marié d'amour à la fiancée de son frère.

On pendait la crémaillère en l'honneur du capitaine et, par la véranda ouverte, on apercevait la mer largement vibrante et éclairée sous les frissons de soleil qui semaient sur l'horizon leurs frissons de lumière.

A table, Jean Vallières, toujours à l'affût des documents nécessaires aux metteurs en scène de la vie moderne, émit des doutes pessimistes sur la valeur morale de l'armée nouvelle et sur la possibilité de maintenir une cohésion dans un rassemblement de conscrits commandés par des chefs dont l'autorité est sapée de plus en plus par les thèses du suicide national.

— Mon cher Jean, interrompit le capitaine, d'une voix claire et vibrante une belle confiance, il est certain que nous ne pouvons plus entraîner nos hommes par la crainte des punitions, mais nous avons un autre mode d'entraînement.

— Lequel?

— L'exemple. A la prochaine guerre, nous marcherons les premiers.

— L'officier de l'avenir sera brave, sobre et chaste, affirma Borel d'Hautclair.

Il vit un sourire aux lèvres de la jeune femme et continua:

— Le culte du drapeau, madame, est une religion pour tous les patriotes et un sacerdoce pour le soldat de métier; or, tout soldat est exclusif de l'amour, reprit-il.

— Alors, ton cœur est vierge? interrogea Vallières.

Eh! mais, tu es un type unique dans la vie d'un homme marié, un ami de tout repos. Je vais pouvoir te confier ma femme en toute sécurité pendant deux jours; j'ai besoin d'aller à Paris pour affaire de théâtre.

— Soit! dit le capitaine en se mordant la moustache avec un tic nerveux de la mâchoire inférieure.

On passa au salon pour prendre le café.

Le capitaine offrit le bras à la femme de son ami et Vallières tendit une boîte à cigares à d'Hautclair.

— Je ne fume pas, mon cher, dit l'officier; merci mille fois.

— Tu ne fumes pas, tu n'aimes pas les femmes, mais alors, quoi?..

— Je n'aime pas les femmes, mais si j'en aimais une, elle me posséderait plus que je ne veux l'être.

Lina Vallières se mit au piano et joua, en demi-teinte, une révérence de Chopin.

Vallières était descendu au jardin.

L'officier se tenait debout dans un rayon de soleil qui reconnaît de clarté son large front de volontaire et de croyant, et, pendant que Lina jouait, l'ami de son mari vit, pour la première fois, et ne put s'empêcher d'apercevoir la mate blancheur de la nuque et, dans la glace au-dessus du piano, le sourire de fleur vivante que dessinait d'impeccables lèvres.

— Vous jouez admirablement, lui dit-il.

— Je ressens beaucoup en musique, répondit Lina à ce compliment qu'elle jugea banal.

Jean rentra.

Le lendemain soir, après le départ de son mari, Lina Vallières proposa une promenade en bateau.

Au bout du jardin, une porte ouvrait sur la grève et, par cette porte, on pouvait pousser sans effort une yole légère.

La yole glissa sur une petite cale en pierres sèches. Lina sauta légèrement dans l'embarcation et saisit la barre du gouvernail.

Il s'assit en face de la jeune femme, au banc voisin de l'arrière, et se mit à manœuvrer vigoureusement les avirons.

La yole filait vers Saint-Malo et s'approchait rapidement de la grève des bains.

Tout au bord, parmi la blancheur clarté lunaire, des femmes étaient assises sur des pliants.

Tout à coup, à cent mètres de la yole, un cri de femme traversa l'espace. Puis une sorte de râle s'étrangla. Une tête disparut sous l'eau. Un remuement confus se fit parmi les personnes assises au bord.

Deux soldats descendirent la cale au pas gymnastique, entrèrent dans la vague jusqu'au genou et s'arrêtèrent, hésitants.

Il y eut un moment où la malheureuse revint à la surface à longueur de gaffe de l'arrière. Puis la chevelure dénouée s'enfonça, comme une algue marine, dans l'effacement de l'eau profonde.

Brusquement, le capitaine d'Hautclair se leva, fit un signe d'appel aux lignards qui demeurèrent près du bord, dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, et, d'un bond large, plongea à la recherche de la noyée.

A son retour, Vallières eut une surprise. Son ami était au lit. Lina lui servait d'infirmière avec, pour infirmiers, les deux jeunes soldats qui l'avaient retiré du fond de sable où il tenait compagnie à la noyée, à trois mètres de la surface.

— Mon cher ami, dit-il à Vallières, sans ces deux clamps-là, tu ne m'aurais pas retrouvé vivant.

— Tu as donc été pris d'une congestion.

— Jamais de la vie; seulement, je ne sais pas nager. En revanche, je suis un plongeur de premier ordre, je ne reviens jamais à l'air respirable.

— Mais alors, pourquoi?... interrogea Vallières.

— Pour l'exemple, mon bon; tu vois que j'ai bien fait d'aller de l'avant. Les petits bleus que voici n'ont pas voulu me laisser boire à la grande tasse sans venir trinquer avec moi.

— Pour sûr, mon capitaine, babilent les deux gars avec un bel ensemble.

— Mais, reprit Borel d'Hautclair, il y a ici quelqu'un devant qui je veux agenouiller ma reconnaissance: c'est ton adorable femme; figure-toi, mon bon, qu'elle a voulu me veiller toute une nuit. Je ne connais pas d'infirmière, pas de sœur de charité comme elle.

— Serais-tu amoureux de ma femme, à présent?

— J'ai peur de l'être, mon ami. Mais sois tranquille, elle t'aime trop et toi de même. Je suis tombé chez votre amour comme un cabot dans un jeu de quilles.

Il fut interrompu par la femme de chambre qui remit une carte à Mme Vallières.

— C'est le colonel Signol des Rozières, dit-elle à son mari.

— Faites entrer le colonel, ordonna Vallières.

Et très grand, très maigre, les cheveux blancs en brosse, la moustache teinte, le visage sanguin, le regard aigu, le colonel entra en coup de vent, passa sur

le front des deux lignards debout et la main droite à la hauteur de la tempe.

Il s'inclina devant Mme Vallières, salua Jean et, s'adressant au capitaine:

— Je sais ce que vous avez fait pour l'exemple, capitaine d'Hautclair, et je viens prendre de vos nouvelles. En même temps, je vous remercie pour ces deux gaillards-là qui, paraît-il, vous doivent d'avoir fait leur devoir.

— Mon colonel, j'ai fait le mien d'abord, mais j'espérais que des soldats ne laisseraient pas un officier en péril de mort. Je leur ai montré le chemin, ils l'ont suivi comme de braves gars de Bretagne qu'ils sont.

Le colonel de Rozières reprit: — Les officiers de mon régiment seraient heureux de vous recevoir à leur mess, mon cher capitaine. Vous serez certainement assez gaillard dimanche pour venir dîner avec nous. Quant à vos deux sauveteurs, je prends sur moi de les inviter en même temps que vous. Vous avez compris, mes enfants? ajouta-t-il en leur posant les deux mains sur le crâne.

— Pour sûr, mon colonel... dirent les deux bleus.

— Il me reste, madame, reprit le colonel des Rozières, au nom de toute l'armée, à vous remercier d'avoir soigné, avec un dévouement fraternel, un de nos meilleurs officiers. Mes officiers vous prient d'accepter, en témoignage de reconnaissance, une gerbe de roses qu'ils vous enverront aujourd'hui.

Il s'inclina devant la jeune femme et lui baisa le bout des doigts; il serra les mains de Jean Vallières et de Bozel d'Hautclair et sortit en redressant sa haute taille et sa tête blanche.

— On l'a fait chaude réception? demanda Vallières, le lundi, quand ils se retrouvèrent au salon avec Montallières.

— La petite fête fut d'une cordialité toute militaire, mon bon. Le dîner était excellent, le colonel a offert le champagne et même un vin de dessert inséparable dans les mess d'officiers. Figure-toi que, à la fin du dîner, on venait d'apporter le bol d'eau chaude traditionnel. Chacun des deux loustics invités par le colonel eut le sien, naturellement. Imagine-toi la tête des gaillards et leur contenance embarrassée! Bref, le plus grand prend son parti et son bol qu'il avale d'un trait. Les jeunes lieutenants et les sous-lieutenants ne purent s'empêcher de manifester une zélaté dont les deux soldats s'aperçurent. Le grand devint très rouge; le petit, qui s'apprêtait à imiter son camarade, eut une pâleur autour des lèvres et posa précipitamment son bol sur la table.

A ce moment, le colonel se levant de toute sa hauteur, éteignit les fûtes d'un regard froid comme une douche, et, prenant son bol d'eau chaude, clama d'une voix vibrante:

— Je bois au capitaine d'Hautclair, qui n'a pas craint de goûter à l'eau salée pour sauver une femme en péril de mort. Je bois aux deux jeunes soldats que j'ai invités à notre table de famille. Ces garçons-là, messieurs, sauront faire leur devoir si vous leur donnez le bon exemple."

Et, d'un trait, le colonel avala sa tasse d'eau chaude, et tous les officiers imitèrent son geste.

L'officier cessa de parler. Vallières regardait au loin vers l'horizon.

Lina se mit au piano et joua, en sourdine, la même révérence de Chopin qu'elle avait déjà jouée le premier soir. Elle y ajouta un sentiment de mélancolie plus intense, qui semblait en préciser davantage la signification mystérieuse.

Quand le dernier accord cessa de vibrer, d'Hautclair dit à voix contenue:

— Vos doigts disent des choses qui vont à la tristesse de ma pensée.

— Vous êtes triste?... Pour quoi?... demanda-t-elle.

— Parce que, demain, je vais reprendre le chemin du désert. Le désert, c'est ma vie.

— Pourquoi partir plus tôt que vous n'en aviez l'intention?

— Parce qu'il est temps que je m'en aille pour emporter, sans trop de peine, le regret d'une âme exquise et d'un être de pure beauté.

Elle le remercia d'un long regard et dit simplement:

— Nous ne vous oublierons jamais, Jean et moi.

Le lendemain, les Vallières re-

conduisirent à la gare le capitaine Borel d'Hautclair.

Il vient de mourir au Maroc pour la France... et pour l'exemple.

LE PRINCE EITEL

Le prince Eitel, fils chéri de l'empereur Guillaume, a cambriolé le château de Vivier, propriété de M. Thurneyson, à Choisy-au-Bar, près de Compiègne. En partant, il a inscrit sur la porte ses regrets de n'avoir pas trouvé les propriétaires alors qu'il leur "faisait l'honneur" de visiter leur domaine. (Le Temps)

Que m'apprend-on? Le prince Eitel. Ce bon chouchou à son pépère. Aurait volé, comme son frère. Dans un château: ce prince est tel

Qu'il eût eu l'âme inconsolée de ne pas marcher sur les pas du kronprinz, qu'on traite là-bas: de voleur reçoit la volée.

En Argonne, comme un canon. Se traitait ce fou de guerre; A coups de botte au derrière Les Russes croient son blason.

Quelle famille singulière! Quels états exquises, délicats: Un dévoué résultat. D'une éducation princière.

Ces illustres seigneurs font cette guerre, d'évidence, Pour simplifier la poche et la panse. Et goudrons et cambrioleurs!

Or donc, donnant à sa nature Libre cours, ce cher prince a pris Les objets et tableaux de prix. Il a du goût pour la peinture.

De plus, il a fait de l'esprit, Un du moins essayé d'en faire. A l'allemande, à sa manière... Pas fort, le bon bébé chéri.

Au mur, par une phrase écrite, Ce distingué cambrioleur. "Séjourne que faisant l'honneur "Au chatelet de sa visite.

"Celui-ci se soit absenté." Ça, c'est le fin de fin, mon Prince: Mais ce qui paraît plutôt mince. Allez, en tant que nouveauté.

Car le voyou le plus saumâtre Et le moindre cambrioleur. Lesquels n'ont pas, comme vous, l'honneur D'avoir de l'esprit comme quatre.

Laissez la même inscription... Ils laissent même, c'est l'usage. D'autres traces de leur passage Qui manquent de distinction.

Vous auriez eu, noble Excellence, Le même geste délicat: On m'aurait dit l'instant qu'un plat Aurait reçu vos confidences.

Par cet aimable sans façon Vous avez fait la preuve nette Qu'on a l'esprit dans son assiette Dans votre royale maison.

Et c'est de plus fort explicite: Vous êtes correct avant tout. Ce souvenir laissé par vous, C'est... votre carte de visite.

SIMPLEX.

GLOIRE ANONYME

L'autre jour, un aviateur disait à un de nos confrères: "On ne parle pas beaucoup de nous et pourtant nous faisons de bonne besogne et rendons au commandement de bien précieux services." Ge n'est point douteux. Nos aviateurs ne vont pas seulement, dans des raids audacieux, semer des bombes sur les formations ennemies, détruire des voies ferrées ou des ponts, jeter la panique et le désordre dans des convois, où leurs flèches blessent et tuent hommes et chevaux. Ils survolent méthodiquement les lignes allemandes, repèrent les positions, apprennent à nos états-majors une abondante moisson de renseignements précis qui nous épargnent de sanglantes surprises et nous permettent d'heureuses offensives. Leurs noms? On les ignore. Il y en a cependant de glorieux qui s'étaient illustrés déjà par d'éclatants, de retentissants exploits. On les citait au début des hostilités. On attendait d'eux des prouesses qui ajouteraient de nouveaux rayons à leur auréole sportive. Or, voici que ces prouesses, ils les accomplissent en effet, mais à leur place, dans le rang, sans que les échos en arrivent au public. C'est une gloire anonyme qu'accumulent peu à peu nos courageux aviateurs, aussi bien d'ailleurs que les soldats des autres armes: cavaliers, artilleurs, fantassins.

Et quand nous parlons des soldats, nous pensons également à leurs chefs, à ces généraux dont la science, après avoir arrêté l'invasion, prépare la victoire, et qui présentement sont inconnus du public. Certes, nous appre-

neons, par les distinctions accordées, que certains se sont particulièrement signalés. Mais on ne sait pas au juste le rôle de chacun, et nous devons les envelopper tous dans un sentiment d'admiration reconnaissante.

Il ne faut point regretter ce silence des communiqués officiels à l'égard des individus. Il nous apparaît comme une forme de la justice. C'est là d'ailleurs ce qui le peut expliquer et justifier. Car on n'espère pas, j'imagine, éviter d'apporter à l'ennemi des renseignements dont la valeur serait très relative et qu'il ne peut, au surplus, ignorer. Mais le mérite des succès obtenus, comme celui des victoires futures, n'appartient pas à un homme, si habile et si vaillant qu'il soit, pas plus qu'il ne peut être revendiqué par une "arme" déterminée.

Chacun en a sa part et tous l'ont en entier.

Sans doute si l'artillerie n'avait pas préparé l'attaque en arrosant de ses obus les positions ennemies, l'infanterie n'aurait pu marcher à l'assaut de ces positions. Mais sans les fantassins, le tir de nos canons n'eût point suffi à nous assurer des avantages décisifs. Et, d'autre part, sans les reconnaissances de la cavalerie ou de l'aviation, notre artillerie et notre infanterie eussent été aveugles, partant singulièrement affaiblies. Dès lors, quelle dispute vaine et quelle injustice que de prétendre répartir à chacun sa part spéciale dans l'œuvre commune! Ce serait renouveler la querelle des Membres et de l'Estomac. Consignons seulement la féconde solidarité des efforts, et à tous ceux qui ont accompli leur devoir affirmons la gratitude durable du pays.

Comment, d'ailleurs, pourrions-nous sans injustice pour les autres tresser à quelques-uns des couronnes? Dans les guerres anciennes, sur un champ de bataille limité, on pouvait peut-être équitablement reporter sur tel ou tel général l'honneur presque exclusif d'une victoire. Mais à cette heure où des millions d'hommes sont aux prises sur un front de 500 kilomètres, qui donc pourra dire: "C'est à moi qu'on doit le succès." Une armée est victorieuse dans les Flandres. Rendons hommage à la vaillance des troupes et à l'habileté des généraux! Mais, dites-moi! Le sort des armes lui eût-il été aussi favorable si entre Arras et l'Oise, sur les lignes de l'Aisne, dans l'Argonne, sur les Hauts de Meuse, en Lorraine et en Alsace, si partout ailleurs l'héroïque résistance de nos troupes n'avait pas maintenu, arrêté, immobilisé le gros des forces ennemies?

Allons plus loin! Ne devons-nous pas, pour une part, nos succès sur la frontière occidentale de la Prusse à la marche des Russes sur la frontière orientale, à l'effort obstiné des Serbes et des Monténégrins occupant huit ou neuf corps d'armée sur la frontière autrichienne? En revanche, n'est-il pas vrai que nous avons notre part dans les victoires russes? Les armées du tsar ne poursuivraient pas aussi facilement leur marche victorieuse si nous n'avions pas concentré contre nous l'effort principal des armées allemandes.

Chaque victoire partielle sur un point quelconque de cet immense champ de bataille qu'est devenue l'Europe est donc due en réalité à l'effort collectif des armées alliées, et c'est à la collectivité qu'il convient d'en reporter tout l'honneur!

Et même est-il possible de séparer arbitrairement les armées des nations pour lesquelles elles combattent? Nos forces militaires ne puisent-elles pas leur puissance dans le réservoir des richesses économiques lentement amassées par nos agriculteurs, nos industriels, nos commerçants ou à la source des énergies intellectuelles et morales alimentées, à travers les siècles, par le génie des penseurs, des poètes, des artistes, par le mystérieux apport des philosophes et des croyances?

"Vive la nation!" s'écriaient à Valmy les soldats de Kellermann. "Vivent les nations alliées!" diront-nous aujourd'hui. Toutes ensemble elles pourront se parler du laurier victorieux!

C'est une gloire anonyme qu'elles cueilleront sur les champs ensanglantés ou tombent tant de héros, mais jamais gloire ne fut plus noble et plus pure. Les générations à venir en éprouveront elles-mêmes la plus légitime fierté.

CHARLES CHAUMET.

NOUVEL ECHEC ALLEMAND

"Le Figaro": C'est celui de leur propagande dans les pays neutres. Dès le commencement des hostilités, les Allemands s'efforcèrent par des circulaires et des brochures de plaider auprès des neutres la cause de leur bon droit.

Mais c'était une cause si difficile à gagner, qu'ils eurent recours à un moyen plus subtil. Ils établirent un journal, "Kriegskurier", imprimé en trois langues, dont ils inondèrent les pays scandinaves, la Hollande, la Suisse, l'Italie, la Roumanie, etc., où le mensonge se faisait précieux et où le venin contre les alliés était distillé avec plus de science.

De nombreux clichés photographiques, ingénieusement truqués, voulaient démontrer que les Français avaient placé des canons sur la cathédrale de Reims, que les Belges avaient commis de nombreuses atrocités, que les troupes alliées étaient partout pourchassées par les Allemands et autres fariboles.

Une de ces images tendancieuses représentait, par exemple, la salle de l'Opéra de Berlin, le 22 octobre, une salle comble et brillante, une salle comme on ne peut en voir que dans une capitale certaine d'une victoire prochaine et se sentant bien à l'abri.

Tant de soins, tant d'ingéniosité, de si grosses dépenses, ont misérablement échoué. C'est la "Gazette de Cologne" qui nous l'annonce dans un article de tête intitulé: "Les Neutres et nous". Cet article est écrit sur le ton le plus aléatoire. Il explique que l'Allemagne, cernée par les alliés de toutes parts, avait dû recourir à tous les moyens pour essayer de faire entendre aux neutres la voix de la vérité et de la justice, mais que tout avait été vain. Les neutres se bouchaient les oreilles, dans leur volonté de haïr l'Allemagne.

Et la "Gazette de Cologne", constatant le "désastreux résultat" de la propagande faite pendant la première trimestre de la guerre, s'écriait:

"Cessons de bombarder les nations étrangères avec des ballons de papier. Nous aurons autre chose à faire pendant le second trimestre."

Ils auront beaucoup à faire, en effet, car ce sera pour l'Allemagne une rude tâche que de passer de la mégalomane la plus folle à la défaite et à la soumission aux lois des nations civilisées.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

Nous sommes les **PREMIERS** à vous envoyer vos **CHÈQUES DE NOËL** pour joindre notre **CLUB DE NOËL DE 1915**

1c, 2c, 5c ou 10c—Augmentant chaque semaine
48c, 96c ou \$2.40—Diminuant chaque semaine
25c, 50c ou \$1—le même montant chaque semaine

JOIGNEZ MAINTENANT À N'IMPORTE LEQUEL DE NOS ONZE BUREAUX **COMMERCIAL GERMANIA TRUST AND SAVINGS BANK**

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux blocs de la rue de Canal, Zone District.

CHARBONS
COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.
337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER

313 RUE ROYALE 313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.

Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de nos marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.

Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4360.

VOULEZ-VOUS UNE IDÉE POUR LES FÊTES?

Peu importe vos goûts ou la somme que vous voulez dépenser pour vos cadeaux de Noël; nous sommes sûrs que nous avons ce que vous cherchez. Nos comptoirs de Diamants et de Bijouterie sont complets. Votre assortiment de montres, pendules, argenteries, fourchettes, couteaux, verres taillés, etc., est inépuisable. Venez nous voir et comparez nos prix.

William Frantz & Co.
Bijoutiers et Opticiens
142 RUE CARONDELET